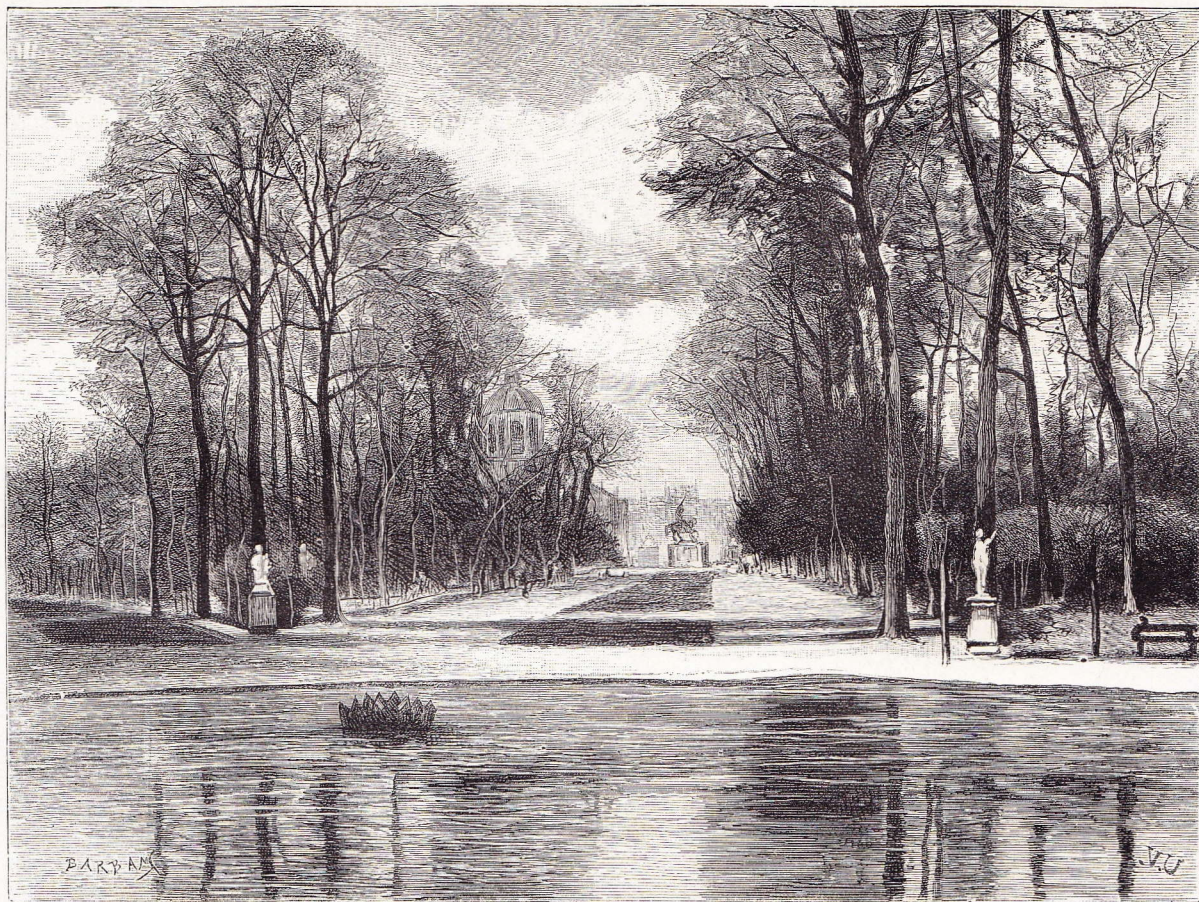




Bruxelles. — Le Parc du côté de la place Royale. — Dessin de Uyterschaut, d'après nature.

LA BELGIQUE, PAR M. CAMILLE LEMONNIER.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Bruxelles. — Aspect de la ville. — Habitudes de vie. — Instincts de la race.

L'étranger qui visiterait la capitale de la Belgique à l'époque de l'une ou l'autre de ses fêtes nationales, avec la transformation de ses rues changées en voies triomphales, la rumeur de ses carrefours emplis d'un vacarme d'orchestres prolongé de l'aube à la nuit, le défilé pompeux de ses cortèges groupés autour d'étendards surchargés de médailles et de plaques, enfin l'espèce de coup de folie d'un peuple naturellement calme et travailleur s'agitant avec frénésie sous le claquement des oriflammes et le rutillement des illuminations, celui-là ne connaîtrait que le Bruxelles des liesses et des jours exceptionnels.

Mais que cet hôte ami, peu pressé de partir, éprouve

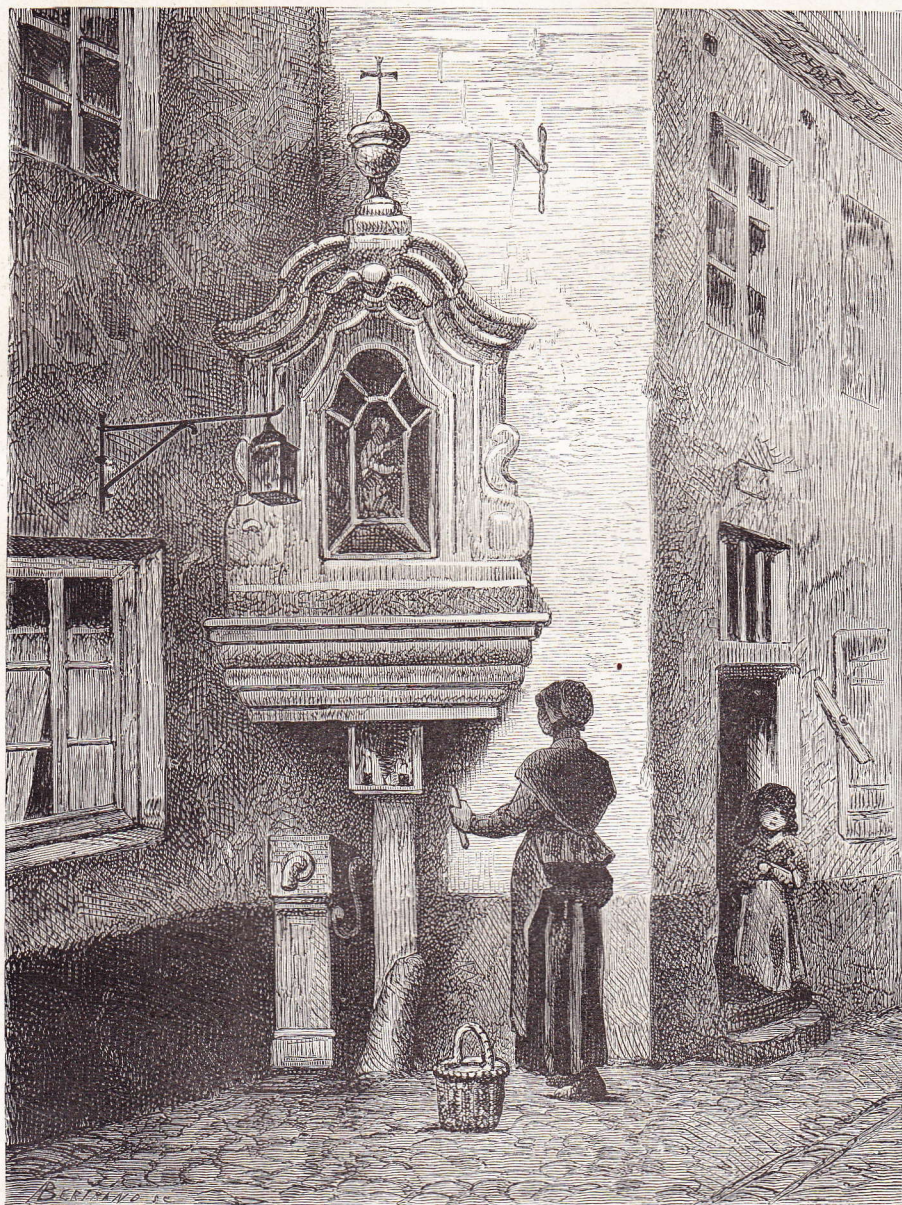
la curiosité de s'attarder sur le pavé bruxellois déblayé, il verra succéder à l'agitation des boulevards le train mesuré de l'existence routinière. La fourmi humaine rentrée dans ses mansardes et ses hôtels, la ville a bientôt fait de reprendre un aspect normal de capitale bourgeoise, à la fois casanière et portée au faste, aimant les aises tranquilles de l'habitation et le mouvement des grandes artères.

La monotonie des habitudes quotidiennes se rétablit alors : pour les uns, le théâtre et les devoirs du monde ; pour les autres, les loisirs prolongés du coin du feu et la fréquentation du cabaret ; le dimanche, la promenade des bourgeois s'épandant, avec les fem-

mes et les enfants, vers le Parc, les boulevards, les campagnes avoisinantes ; le jeudi, le défilé des matrones, escortées de leurs essaims de filles, le long des raidillons de la Montagne de la Cour ; le samedi enfin, l'universelle et grave occupation de la toilette de la ville, un bel entrain de gros bras rouges lançant au large les seaux d'eau, maniant les balais, dardant les

tuyaux d'arrosage, torchonnant les trottoirs qui, sous les frictions répétées, finissent par reluire comme des miroirs.

Bien que la propreté soit moins excessive à Bruxelles que dans les Flandres, on sent déjà l'approche de ces grandes fermes presque hollandaises d'aspect, où les bahuts, les planchers, les murs et les ustensiles,



Le vieux Bruxelles. — La rue du Veau-Marin. — Dessin de C. Meunier, d'après nature.

constamment récurés, s'émaillent d'un vernis de porcelaine, avec un rayonnement sourd d'angles et de surfaces dans la pénombre : c'est l'indice d'un pays où l'eau surabonde, et qui oppose à l'envahissement de la boue, montant des pavés sous l'influence des moiteurs de l'air, la salubre opération des lavages largement pratiqués.

Ces particularités locales écartées, l'étranger n'aper-

cevrait pas de différences sensibles avec la plupart des grandes villes européennes.

Il faudrait descendre dans la vie du peuple, pénétrer dans les intimités domestiques, gagner surtout les quartiers populaires, ces coins de rue ornés de vieilles chapelles, comme l'anguleuse ruelle du Veau-Marin ici représentée, ailleurs cette rue de l'Étuve, bizarrement décorée d'un grotesque petit homme en



Bruxelles : les nouveaux boulevards (boulevard du Nord et boulevard Anspach) (voy. 308). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie de J. Lévy.

pierre, baptisé du sobriquet de Mannekenpis en raison de son sans-gêne effronté, ou bien encore cette fourmillante rue Haute avec ses circulations de foules et ses types d'une tournure si particulière, les filles surtout, trapues et hanchées, avec leurs accroche-cœurs aux tempes, leurs résilles où se massent leurs cheveux, leurs larges jupes ballonnées, pour retrouver les traits de caractère qui, à la superficie, dans les manières et l'existence extérieures, tendent chaque jour à s'effacer un peu plus. L'application des principes de l'hygiène publique n'est pas faite, il faut bien le reconnaître, pour entretenir les singularités dans la physionomie des grands centres; les percées uniformes des boulevards et des avenues prolongées sur des terrains plans, l'élévation à peu près égale des maisons bâties d'après un étalon réglementaire, la similitude croissante des conditions de la vie intérieure, amenée par l'accroissement des ressemblances dans l'aménagement de l'habitation, alignent au cordeau les mœurs, font rentrer les aspérités du type, et atténuent sous une sorte de nivellement général la libre floraison des individualités ethniques.

Il y a quelque vingt ans, Bruxelles, qui s'était graduellement élargi par la création de nouveaux quartiers et déjà alors déversait dans ses faubourgs le trop-plein de sa population, au point que les communes suburbaines regorgèrent bientôt à leur tour d'une pléthore d'activité et de vie, Bruxelles fut pris de l'ambition de se réorganiser en se haussant sur les ruines de ses primitives installations.

D'énormes pâtés de maisons furent éventrés; toute la topographie de ce qu'on appelait en ce temps la vieille ville, impitoyablement bouleversée, se transforma, et il y eut, à la place des noires ruelles enchevêtrées de culs-de-sac et coupées par les bras d'une petite rivière pestilente, un développement de vastes artères parallèles, projetées de part en part à travers la circulation, par-dessus un énorme plafond voûté sous lequel alla s'engloutir le flot bourbeux.

Aujourd'hui, les longs boulevards qui relient les stations du Nord et du Midi, aux points opposés de la ville, et se prolongent entre deux rangs d'interminables façades surchargées de balcons, de consoles, de stylobates et de cariatides, donnent l'idée d'un étalage d'aisance plus apparent peut-être que réel.

On est frappé, en effet, du contraste de ces monuments surchargés de sculptures, la Bourse par exemple, et de ces somptueuses casernes, régulièrement alignées et construites d'après des modèles généralement lourds et riches, avec le vide des magasins des rez-de-chaussée, la pauvreté des vitrines mal assorties, la désolation des étages inoccupés aux fenêtres desquels des écriteaux, portant en grosses lettres la mention d'une infinité d'appartements à louer, accrochent leurs carrés de papier jaune canari. Tandis que le commerce, le négoce, la circulation de l'argent, les grandes et les petites industries, l'activité matérielle fourmillent partout ailleurs,

dans les étroites rues de la Madeleine, du Marché-aux-Herbes, de la Montagne de la Cour et dans leurs ramifications nombreuses, la rue de l'Empereur, la rue Cantersteen, la rue Saint-Jean, la rue de la Putterie, la rue des Eperonniers, la rue au Beurre et bien d'autres, où pourtant les maisons basses, étranglées, bousculées, affectent des profils chétifs et déjetés, la confiance et l'attention publiques semblent se retirer des boulevards nouveaux, arpentés bien moins par le pas pressé de l'homme d'affaires que par la flânerie lente des oisifs en quête de plaisirs et de distractions.

Trois raisons expliqueraient ce délaissement : d'abord l'antipathie réfléchie du Bruxellois pour toute dérogation aux habitudes existantes et conséquemment la transformation tardive des anciennes manières de faire en une condition d'existence nouvelle; puis la disproportion entre les nécessités matérielles et l'extension des voies de circulation nouvelles; enfin la répugnance générale à se parquer dans une promiscuité d'habitations banales, sur des paliers resserrés, où voisinent les ménages.

Sauf les marchands, les boutiquiers, les commerçants que la vente retient derrière leurs comptoirs et qui n'ont pas le loisir de se créer un intérieur confortable, chacun a sa maison, qu'il accommode selon sa fortune et ses goûts, avec une passion réelle pour le bien-être domestique. Le petit détaillant lui-même obéit d'ailleurs à l'idée fixe de se retirer un jour dans une demeure coquette, qu'il fera construire ou qu'il achètera toute bâtie, assez spacieuse pour y remuer à l'aise, les enfants en haut, les parents dans les chambres du premier étage, le bas réservé pour le salon et la salle à manger, avec une fille de la campagne pour le service. Et ce besoin d'aisance dans une vie séparée de celle des autres finit par aboutir à une multitude de ménages vivant chacun chez soi, dans une sorte d'indépendance mutuelle qui fait de chaque famille un petit monde régi par des habitudes particulières.

Presque toujours la maison se compose d'un ou de deux étages, au-dessus d'un rez-de-chaussée divisé en deux pièces, le devant garni de fauteuils, de grandes glaces à bordure d'or, de girandoles en cristal, avec un luxe d'étagères et de décorations en rapport avec le revenu, le derrière moins surchargé, d'une simplicité cossue qui ne distrait pas de la nourriture, une grande table au milieu, sur laquelle s'abaisse le soir une suspension éclairée au gaz, des buffets-dressoirs dans les retours de la cheminée, et contre le mur une alignée de chaises en chêne sculpté de Malines.

C'est une des parties importantes de l'habitation : les vieux vins s'y dégustent; aux jours de gala, les argenteries s'y étalent sur la nappe en pur fil; toute l'année, les dîners y traînent jusqu'à la nuit, dans une béatitude de digestion. Régulièrement, la chambre s'ajoute d'une grande fenêtre sur un large espace d'air, cour ou jardin, mais de préférence un jardin bordé d'allées ensemencées, où se dressent des pyra-

mides, entre des murs chargés d'espaliers dans l'encoignure desquels sont ménagés des cabinets de verdure. Le maître y descend le matin, en bras de chemise, son sécateur à la main, échenille lui-même les feuillages, pince les arbres fruitiers, ratisse les sentiers,

souvent s'amuse à construire dans un angle un pigeonnier, une volière, un hangar pour les poules, avec cette préoccupation des bêtes qui se rencontre dans le caractère du Bruxellois. Quantité de particuliers, pensionnaires de l'État, rentiers, petits employés,



Le vieux Bruxelles : les petites industries du pavé (voy. p. 308). — Dessin de A. Sirouy, d'après J. de La Hoëse.

élèvent des pigeons pour leur agrément ou bien en vue des concours, encagent des serins, des alouettes et des pinsons, passent des heures entières à les écouter piailler, les mains sur les hanches, ravis en contemplation, et, le dimanche matin, s'en vont flâner régulièrement au marché de la Grande-Place, encombrée

de sept à dix heures d'un pullulement d'oiseleurs.

On se rapproche d'ailleurs de la campagne le plus qu'on peut : à partir des anciennes enceintes de la ville, disparues aujourd'hui sous un envahissement de grands hôtels, c'est une succession de façades peinturlurées à l'huile, claires, luisantes, quelques-unes en

pierres de taille, avec des balcons, des cariatides, une profusion de moulures ; et le défilé se prolonge à travers les faubourgs, plus bourgeois à mesure qu'il s'éloigne des boulevards, mais presque partout également riant, les fenêtres étoffées de rideaux blancs, les portes vernissées, les cuivres des sonnettes brillants comme de l'or, jusqu'aux verdure profondes de la banlieue, ici les campagnes maraîchères d'Anderlecht et de Saint-Gilles, là les horizons boisés d'Ixelles, partout la grande plaine verdoyante renflée d'ondulations, creusée en vallées, bosselée de buttes sur lesquelles des villages ont poussé.

Depuis dix ans surtout, la ceinture de la ville s'est déplacée ; une poussée prodigieuse s'est faite parmi les maisons, qui, se reculant toujours un peu plus, ont fini par s'éparpiller à travers les champs, dans un rayon à tout instant agrandi, et criblent à présent de leurs cubes blancs, roses, bleus, terminés en pignons ou déchiquetés en toits de chalet, toute la largeur des perspectives. Tel employé, sa journée de bureau finie, fait deux heures de chemin pour regagner son logis. Jette-Saint-Pierre, Boitsfort, Auderghem, le plateau de Koekelberg, après les dernières rangées de maisons des faubourgs, ont une activité ralentie de village ; leurs cottages noyés dans les feuilles, au bord des grandes routes, connaissent tout à la fois la paix des solitudes et comme la pulsation lointaine de la ville. La vie y est moins coûteuse, naturellement : grand appât pour les ménages besogneux, surchargés d'enfants ; avec trois mille francs, on y vit d'un train suffisant, point écorché par le propriétaire et réconforté par l'air salubre, mangeant les légumes du jardin qu'on a plantés soi-même, se nourrissant d'une viande de boucherie peu dispendieuse, et du surplus habillant la femme et les enfants.

On comprend la nécessité de la modération dans la dépense quand on songe qu'un appointement de chef de bureau, dans un ministère par exemple, ne dépasse pas quatre mille francs, et qu'il faut avec cette somme modique pourvoir à la subsistance de six, huit et souvent dix bouches. Les cas de fécondité abondent, en effet, particulièrement chez l'ouvrier, l'employé, le petit bourgeois, et il n'est pas rare de voir se promener par les rues une mère de famille escortée d'une ribambelle d'enfants, s'échelonnant par rang de taille, avec des différences à peine perceptibles, le dernier encore au maillot quand le second s'essaye seulement à marcher.

À la campagne, du moins, avec beaucoup d'épargne, il est permis de joindre les deux bouts ; et de jour en jour la capitale se dépeuple au profit des petites maisons lointaines, voisines des bois, d'un excédent de population peu fortunée, qui là du moins, refaite au lait vivifiant de la nature, se développe avec quiétude, répare les forces perdues dans les lésines forcées et pousse à la vie d'un jet vigoureux.

Ajoutez aux causes de cette circulation dans les petits centres éloignés, le goût de la villégiature

très fréquent chez les citadins : non seulement les gens riches, les spéculateurs de la Bourse, les rentiers, mais les fonctionnaires, les industriels, possèdent ou louent à l'année des maisons de campagne où ils passent une partie de l'été, hébergent des amis, donnent des fêtes, aiment à réunir des convives nombreux dans de plantureux dîners, grosses débauches de gourmandises. J'aurai plus d'une fois l'occasion de reparler de la solidité des estomacs, en cette sensuelle Belgique adonnée aux grandes nourritures et aux lampées inépuisables, le ventre à table chaque fois qu'il s'agit d'honorer quelqu'un ou de célébrer quelque chose, riche en bétail, en houblon et en céréales et pouvant d'ailleurs indéfiniment satisfaire les appétits d'un corps toujours en train de se renouveler.

Il n'est pas rare qu'un boutiquier retiré des affaires se fasse construire, à une demi-heure de la ville, un pavillon, quatre murs, avec une porte ouvrant directement sur une petite pièce, peinte à la colle ou tapissée d'un papier modeste, le tout se terminant par un pignon aigu en forme de poivrière ou un toit chinois garni de clochettes pendues à chaque angle : c'est là que, les dimanches, la famille s'en vient, largement approvisionnée de nourriture et de vin, goûter les approches de la campagne ; le propriétaire, pour vous témoigner de l'amitié, ne manque pas de vous inviter à son *vide-bouteille*, ainsi qu'il appelle lui-même sa rustique installation. Tout cela fait une vie assez grosse et un peu courte, dont les meilleurs moments sont employés au bien-être animal, les filles et les femmes se nourrissant du reste comme les hommes, avec une jouissance sérieuse et l'activité qu'on apporte à une besogne importante.

Généralement, à table, aux soirées, dans les réunions intimes, les conversations sont insignifiantes, fourmillent de lieux communs, ne sortent pas du terre à terre des préoccupations domestiques : toujours par quelque bout on en revient à la question du boire et du manger ; les dames échangent entre elles des réflexions au sujet du prix des denrées ; on se lamente, on se renseigne sur les facilités pour se procurer de la bonne marchandise à bon marché, on cherche à s'arracher mutuellement des recettes de cuisine, chose malaisée, car les ménagères, très jalouses de leur science de cordon bleu, demeurent volontiers closes sur ce chapitre. Même les jeunes filles, dès l'âge de seize ans, s'intéressent au détail des triturations culinaires ; elles tiennent un recueil des préparations dont on leur a fait la confidence, et ce recueil, chaque jour augmenté, constamment manié, éprouvé par l'expérience, finit par constituer un fonds résistant, qui tente quelquefois l'épouseur.

Encore fillettes, du reste, on les mêle à l'économie du ménage ; elles apprennent à tricoter des bas, à ravauder le linge, à lessiver, à repasser ; quelquefois même, dans les familles de petits bourgeois, elles récurent les planchers, balayent la rue, font les grosses

besognes, et du haut en bas tiennent la maison nette de saleté. La beauté des mains s'en ressent naturellement ; mais un peu de rougeur à la peau, des doigts épatés, des ongles écornés ne rebutent pas un prétendant ; on aime dans la femme l'auxiliaire des besognes domestiques, la travailleuse qui prend sa part du faix commun, l'être robuste, résistant à la fatigue, que le ménage, les affaires, la maternité ne ploient pas. On la veut pour l'usage intérieur, les aises du foyer, la sécurité matérielle bien plutôt que pour la parade de la rue et le faste de ses belles épaules promenées dans les salons. Rien d'étonnant que leur distinction naturelle s'en ressente un peu : la subtile personne féminine, d'instinct encline aux délicatesses de corps et d'esprit, s'émousse à la longue en elles ; le charme vivace des manières, la finesse et la nervosité de l'organisme, même la grâce des traits du visage, faite surtout de sensibilité et de mobilité, se masculinisent dans une beauté solide, ample, saine, mieux faite pour les labeurs actifs que pour le rêve et l'amour. Leur éducation positive, bourgeoise, nullement mondaine, assez courte d'ailleurs, avec une part très petite donnée à l'élément poétique, la musique, le dessin, la danse, les prédispose à une vie droite, bornée, sans élévation dans les idées et les aspirations, mais sérieuse, occupée, utile, s'accommodant d'habitudes casanières et monotones, toute faite pour s'emmancher au train pressé d'une maison de commerce, aussi bien qu'aux charges multiples d'un ménage.

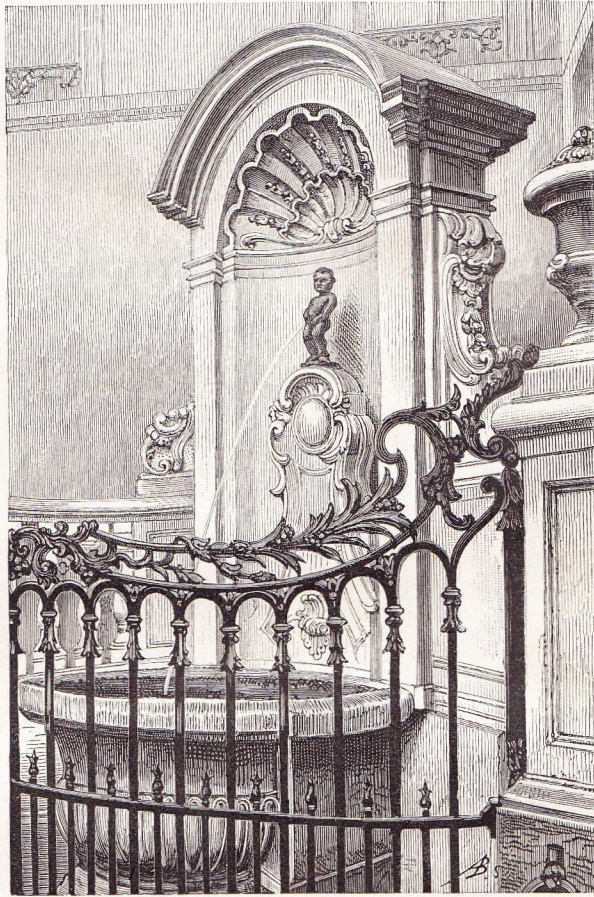
Principalement dans les occupations qui demandent plus de routine que d'intelligence, elles apportent une aide précieuse ; pour une qui, femme d'avocat, de médecin, de professeur, d'artiste, participe au travail du mari, il en est cent qui, du matin au soir dans un comptoir, une halle, un magasin, la plume derrière l'oreille ou le crayon à la main, commandent, surveillent, donnent à l'occasion un coup de main, suppléent le chef de famille pour le coup d'œil et la ponctualité.

Hors de cela, elles gouvernent la maison, président à la cuisine, élèvent leurs enfants qu'elles nourrissent elles-mêmes, les portant parfois à la mamelle au milieu d'une activité perpétuelle. Tout le temps qu'elles ont à elles s'en va ensuite à la couture ; la pensée des enfants, du mari les tourmente sans cesse ; il y a toujours mille travaux pressants qui les distraient des agréments de l'existence ; et dévouées aux leurs, calmes d'âme, les sens endormis, elles s'habituent à regarder passer sous leurs fenêtres la rue bruyante sans s'y mêler.

On comprend que la lecture et les plaisirs de l'esprit tiennent une place restreinte dans une journée si largement remplie. Aussi causent-elles peu : le roman à succès, la comédie en vogue, les salons de peinture ne les passionnent pas comme ailleurs ; elles se désintéressent du mouvement intellectuel auquel sont mêlés leurs frères et leurs époux. Cette indifférence expliquerait jusqu'à un certain point l'absence des émotions littéraires qui, en Allemagne aussi bien qu'en France, entretiennent l'esprit d'invention et stimulent la production. Ici, en effet, bien que le papier imprimé, sous forme de publication périodique principalement, abonde et serve de pâture à un public spécial, plus sensible à l'utilité qu'au charme de la lecture, il n'y a presque pas de littérature

proprement dite ; les auteurs connus vont se faire éditer à Paris, et c'est à peine si des meilleurs romans du cru il se vend sept à huit cents exemplaires. De là une infériorité morale très appréciable, contre-balançée, en partie, il est vrai, par la sollicitude toujours éveillée pour l'œuvre plastique, en belles couleurs hautes et souriant à l'œil.

A tous les rangs de la société, le goût de la chose peinte, de la tache reluisante, du ton solide et chaud se rencontre comme un trait national. Sans culture, on arrive à désirer le tableau ainsi qu'une richesse qui fait valoir toutes les autres, et, même dans les campagnes, les murs sont ornés d'enluminures sous

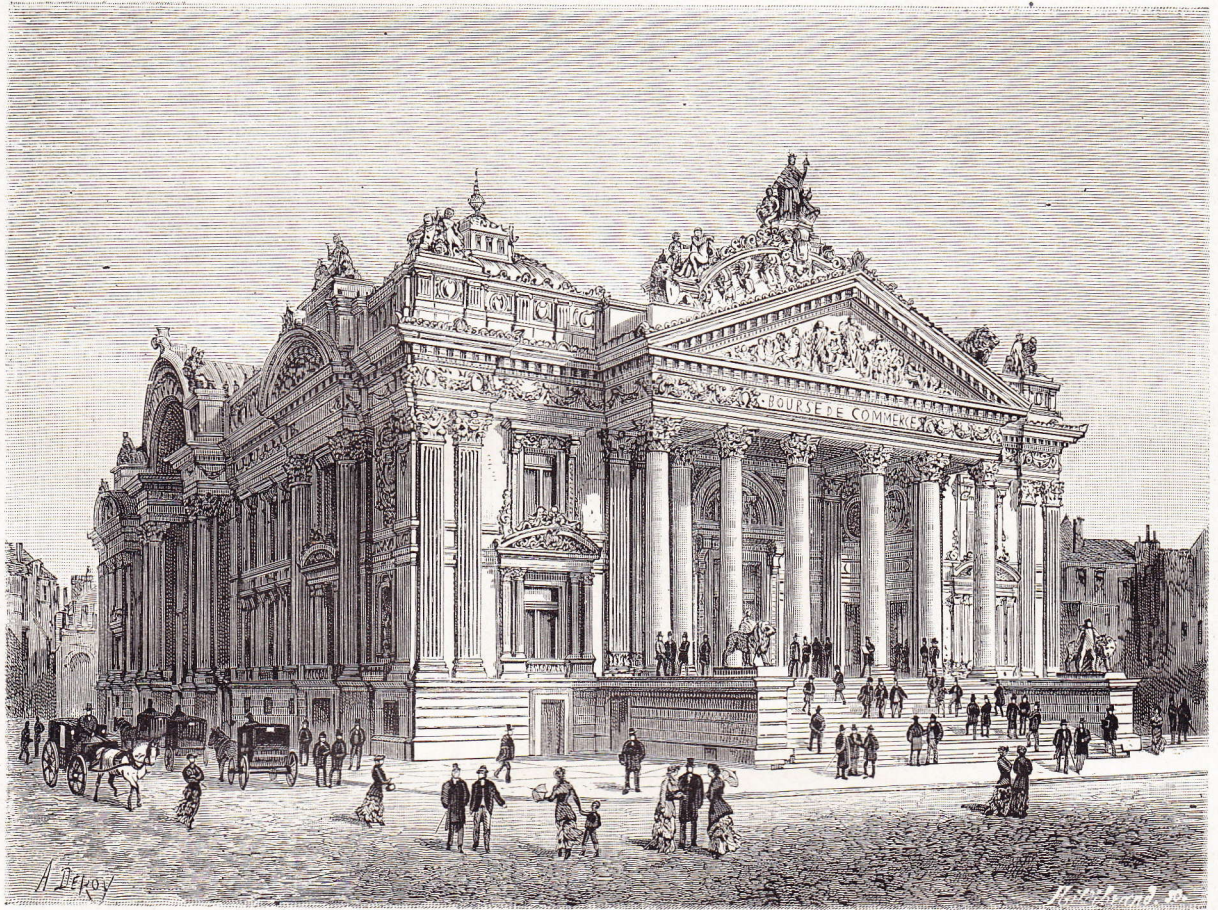


Le Mannekenpis (voy. p. 308).
Dessin de Ch. Goutzwiler, d'après une photographie.

verre qui entretiennent au fond des esprits la prédilection originelle. Un petit marchand besogneux, gardant précieusement dans son arrière-boutique une vieille toile craquelée, n'est pas un cas isolé : pour rien au monde il ne s'en défait, et la perte de ce trésor lui serait plus dure que la vente forcée de ses meubles ou d'une argenterie de famille. Quelquefois, une attraction plus forte s'en mêlant, il achète à une de ces fourmillantes criées de la Grande-Place, toujours encombrées de cadres vermoulus et d'antiques barbouillages, un carré de toile peinturlurée pour servir de pendant à celle qu'il possède déjà. Soyez sûr que

dès ce moment la tentation ira grandissant : il ne passera plus devant un encan sans hausser sur les enchères, et petit à petit tout ce bric-à-brac raccolé finira par encombrer sa maison d'un art de bas étage, trivial, poncif, hybride, qui fera sa délectation et qu'il montrera avec le même orgueil que s'il s'agissait d'une collection princière.

J'ai connu pour ma part un brave zingueur, incapable d'aucune notion supérieure, qui avait ainsi amassé, morceau par morceau, un peu plus de trois cents peintures, échelonnées de la cave au grenier ; et il les divisait lui-même en trois catégories : celles



Bruxelles : les monuments nouveaux. La Bourse (voy. p. 308). — Dessin de A. Derooy, d'après une photographie de J. Lévy.

qui ne valaient rien, celles qui valaient un peu plus, et finalement celles qu'il considérait comme des chefs-d'œuvre. Il fallait en rabattre ; mais certainement une sûreté se remarquait progressivement dans les choix ; l'œil avait discerné à la longue le mauvais du passable.

Il arrive que la ruine s'ensuit ; la préoccupation de s'entourer d'imageries chaque jour plus coûteuses, en raison des exigences croissantes, jette le trouble dans l'économie du ménage ; et un beau jour, le tas bigarré s'en va joncher le carreau d'une salle de ventes, avec la mélancolie profonde des choses auxquelles quelqu'un a mis son plaisir et qui brusquement se dis-

persent. D'autres alors profitent de la déconfiture du trop confiant amateur et recommencent avec les débris laissés sur le chemin l'œuvre lente qu'ils abandonneront peut-être à leur tour.

C'est, je le répète, une des particularités nationales que cet instinct de l'art, allié quelquefois à des considérations mercantiles, mais le plus souvent désintéressé et surnageant au-dessus des matérialités mesquines de l'existence. Le gros rêve du ventre épanoui dans le sommeil de tous les autres instincts prend une aile dans cet attrait mystérieux et ce charme lointain de l'idéal. La pureté des formes, le galbe, la finesse et l'élégance des proportions inquiètent peu,



Un coin du vieux Bruxelles. Le Reinshmolens (voy. p. 308). — Dessin de E. Puttaert, d'après nature.

d'ailleurs : nous ne sommes pas sur une terre ensoleillée, où les silhouettes se découpent avec de nobles profils marmoréens, dans une lumière qui allume jusqu'à l'ombre même. Le pays, moite, trempé d'éternelles averses qui, quand elles ne crèvent pas, se balancent dans l'espace en brouillards gris, déchiquetés sur les bords et pantelants de toute leur masse, donne plutôt le désir des contours flottants et indéterminés, avec des rutillements sourds éclaboussant la pénombre et d'amples taches débordées, comme de la moisissure qui s'est étendue. Ainsi s'est développé, au fond des esprits, le sens d'une beauté spéciale, tout de matière, de surface ample et cossue, de santé extérieure, de plénitude animale.

Dans l'air traîne le songe d'une humanité surnourrie, plantureusement exprimée par les tons les plus magnifiques, comme chez Rubens. Il semble que les énergies endormies ont besoin, pour s'affirmer au dehors, de la surexcitation des tons vibrants et superbes ; c'est une tendresse générale pour les colorations contrastantes, les outremers brûlants, les verts tirant l'œil, les rouges splendides, et comme un cri de la chair pour tout ce qui peut la tirer de sa torpeur native. Souvent étouffée ailleurs, une sensualité se réveille là, en ce besoin d'une adaptation coloriste aux instincts de race ; et, encore une fois, vous la retrouverez chez l'homme des champs aussi bien que chez l'homme des villes, le premier badigeonnant sa maison de teintes vives, la porte et les volets en vert, le mur en bleu, la plinthe en brun sang de bœuf, sous un rouge toit de tuiles ; le second s'entourant de tableaux aux nuances harmonieuses et solides.

A mesure que nous nous éloignerons de Bruxelles, sur la route des Flandres, nous verrons d'ailleurs la nature elle-même s'accommoder à ce régime des aspects étalés et nourris ; les champs, couleur de café brûlé, se lustrent de moires et s'écaillent de scintillations ; ce sont presque les reflets des satins pâles et des vieux velours, avec des flambées de feux se mourant plus loin dans des décroissances et des douceurs de ton, une chaleur vague d'animalité.

A ras du sol, des écharpes de vapeurs irisées tament la réverbération solaire et tissent entre ciel et terre une sorte d'étoffe argentée, où les lignes s'estompent et où se décomposent les colorations. Partout des valeurs appuyées ; une base de noirs polis, reluisants, donnant aux objets un air moelleux et solide ; puis, par là-dessus, des gris ardoisés tirant sur le foncé ; et, çà et là, le bleuissement de ce grès des Écaussines, si différent de la pierre française, et qui sous terre, aux laboratoires profonds des carrières, semble réfléchir la gravité des paysages. Le vert des prairies, luisant et sombre, d'une densité merveilleuse, ressemble à une basse continue sur laquelle chantent le rouge des toits, le blanc des murs, l'étingellement verdâtre des étangs ; particulièrement dans le pays de Dendre et Waas, ce potager flamand où la glèbe produit à travers une sorte de fermentation

perpétuelle, la campagne déroule un tapis épais, comme un aubusson de verdure hautes de plusieurs pieds, constellé par l'or des colzas, l'ambre étincelant des blés, la tache pâle des houblons ; et cette mer aux vagues figées s'étend presque sans interruption, chaude, versicolore et diaprée, à travers toute la plaine flamande. L'œil, habitué à se poser sur elle et journallement exposé à recevoir la sensation de ses beaux accords étoffés, finit par se sensibiliser et se complaire aux arcs-en-ciel des tons. Ce qui paraîtrait ailleurs anormal, cette prédestination coloriste de toute une race s'explique ici rationnellement par la prodigalité des couleurs de la terre ; cela se respire dans l'air aussi naturellement que les arômes du terroir, et à la longue fait partie de l'organisme.

II

Particularités du caractère national. — Le goût du faste.
Ommegancks et kermesses. — La famille des géants.

On sait le goût des Belges pour les étalages fastueux, les cortèges empanachés, les cavalcades composées de personnages brillants, les processions flamboyantes de l'or des chasubles et généralement pour tout ce qui est la poésie des yeux.

Il est resté dans la nation comme une soif des prodigieuses kermesses parmi lesquelles s'égayait la cour de Bourgogne, retentissantes à la fois du bruit des musiques, du roulement des chars, du fracas des tournois et des hilarités d'un populaire gorgé de cervoise.

Une réjouissance publique un peu épicée ne va pas sans l'organisation d'un ommeganck, en costumes de théâtre, hallebardes, pertuisanes, oriflammes et bannières, avec des escortes de grands seigneurs relevant fièrement leurs manteaux sur le bout des rapières, l'estomac chargé de toisons d'or, de grandes dames montées sur des haquenées et attifées comme des chasses, des pages, des manants, des porte-étendards, des chevaux, des chars, toute une friperie étincelante et chamarrée à laquelle de beaux hommes et de belles femmes prêtent leurs larges carrures et leurs ports de tête altiers.

Lille, Douai, Valenciennes, dans la Flandre française, ont conservé ce goût de la pompe et de la représentation : le Gayant et les Incas, là aussi, opèrent des sorties caractéristiques, au son des orchestres et des fanfares. Mais peut-être l'entrain général, la coopération de toutes les classes de la société, la débauche d'oripeaux sont-ils moins grands que dans les villes de Belgique, dans celles du moins qui sont demeurées foncièrement flamandes.

Gand et Malines ont poussé à ses dernières limites la profusion du luxe dans l'organisation des cortèges historiques : c'était tout un siècle et tout un peuple circulant, avec une splendeur de costumes inouïe, parmi le décor fourmillant des cités modernes, une sorte de vision du passé étalée dans un déroulement

de pourpres, de cuirasses, de caparaçons, sans anachronismes sensibles, et pour laquelle des artistes en renom avaient fourni des dessins, d'après des indications rigoureuses.

Ajoutez que ces promenades des rues sont des occasions de bombances; nous retrouverons à chaque pas dans la joviale Belgique, sous la lourdeur des corps,

cette propension des esprits à la gaieté bruyante, alimentée par les fermentations du boire et du manger. Les kermesses sont des fêtes largement chômées pendant lesquelles les maisons de la ville, aussi bien que les châteaux des campagnes, pratiquent les liesses, avec un gros plaisir débridé qui se porte aux prodigalités de la table, à l'ostentation de la dépense, à



Types de la rue Haute (voy. p. 308 et 316). — Dessin de A. Sirouy, d'après E. Verdyen.

toute sorte de folies et de bravades. Et cette habitude de ripailles et de farces immodérées est si bien dans le caractère national qu'on l'aperçoit dès les temps reculés, particulièrement aux époques d'Ommegancks et de Joyeuses Entrées, où des géants et des monstres circulaient par les places au milieu des quolibets d'une foule naturellement goguenarde.

Il y a loin toutefois des jovialités actuelles aux facé-

ties innombrables du seizième siècle; aujourd'hui, on se contente de promener aux grands jours populaires les carcasses en osier de Jan et Mieke, les survivants de cette lignée de géants qui se composaient encore, en 1785, lors du fameux jubilé en l'honneur du « sacrement de miracle », de petit Jean, de Pierre, de petit Michel, du jeune mariage de Gudule et de Jean de Nivelles, du sultan et de la sultane, de papa et maman,

et finalement de grand-papa et grand'maman; mais, bien que la descendance ait diminué, les visages ne s'en dérident pas moins devant ces grosses poupées souriantes et bonasses, où, sous des bourrelets de bébés, s'immobilisent d'énormes yeux ronds, tandis que les mannequins habillés de costumes surannés oscillent par-dessus les têtes avec des saltations lentes de colosses en belle humeur.

Il existe au South Kensington Muséum une curieuse peinture de Denis Asloot, datée de 1616 et représentant la fête que donnèrent les Jésuites à Bruxelles, en mémoire de la victoire de Pavie par Charles V. C'est un amoncellement d'inventions plus baroques les unes que les autres, dans un cortège qui remplit la largeur de la Grande-Place, s'étale en remous de bêtes et de gens, bat les maisons avec des ondulations qui ne finissent pas, et, comme une prodigieuse ménagerie lâchée dans un flot de peuple, emmêle parmi les chars remplis de musiciens, de guerriers casqués, d'empereurs à dalmatiques, de personnages affublés de robes écarlates, de jeunes vierges tenant des palmes, de grosses femmes étincelantes sous leurs oripeaux paillonnés, la plus grotesque promiscuité humaine et animale : montures bizarrement caparaçonnées, démons dont la tête se dentèle en crête de coq, hommes sauvages prolongés par des coiffures en plumes, dragons ailés, girafes, chameaux, onagres, léopards, tout un monde chimérique qui semble reproduire les imaginations d'une race amoureuse du pittoresque et du bouffon, pour son amusement et sa risée.

A peu près un siècle plus tôt, avait été créée la procession de l'Ommeganck, dont toutes les folies populaires ne font que répéter à satiété les magnificences burlesques. Il faut lire, dans les chroniques du temps, le détail de la procession qui sortit, en 1545, le dimanche d'avant la Pentecôte : c'est le délire d'un peuple qui veut être amusé par les yeux et des gaietés épaisses, des entassements de drôleries, un spectacle interminable.

Le sacré s'y mêle d'ailleurs au profane ; les dalmatiques, les chasubles, les ostensoirs, les baldaquins, les croix, les bannières du culte, dans une pompe sacerdotale qui ruisselle à l'infini, s'allient aux diableries grimaçantes, au haut bonnet étoilé des magiciens, à la marotte des fous, dans un empêtement perpétuel qui, aujourd'hui encore, se rencontre dans quelques-unes des fêtes à la fois religieuses et populaires du pays. On vit apparaître là, successivement, des prêtres, des confréries, des théâtres trainés par des chevaux et jouant les mystères de la Vie de Notre-Seigneur et de la Vierge, le diable, sous la forme d'un bœuf monstrueux soufflant du feu et accompagné de deux enfants vêtus en loup ; derrière lui, les porte-bannières de Saint-Michel et le saint patron de la ville lui-même, représenté par un cavalier couvert d'une armure étincelante, l'épée et la balance à la main ; puis les corps de métiers précédés de leurs

étendards ; un grand char sur lequel un ours assis touchait un orgue d'une musique particulière, produite, au dire des chroniqueurs, par les mialements exaspérés de vingt-quatre chats enfermés séparément dans des caisses et dont les queues étaient liées aux touches du clavier, ce qui amena sur le pâle visage soucieux de Philippe, présent à la fête, un de ces rares sourires que l'histoire compta ; puis encore des bandes de jeunes garçons, habillés les uns en singes et en cerfs, les autres en pourceaux, ceux-ci étant chargés de représenter au naturel la fable des compagnons d'Ulysse ; le cheval Pégase ; les quatre fils Aymon montés sur Bayard ; un griffon, des chameaux, des autruches, ces dernières chevauchées par des anges ; un serpent vomissant le feu ; puis toujours des chars au nombre de quatorze ou quinze, dont l'un était occupé par un arbre à chaque branche duquel figurait un enfant, symbolisant chacun un des rois juifs, ancêtres de la Vierge, et, comme pour allonger démesurément cette cavalcade déjà si fourmillante, les patriciens, les serviteurs de la ville, les membres du magistrat, les trois ordres mendiants, le clergé des paroisses avec la chässe de sainte Gudule, etc.

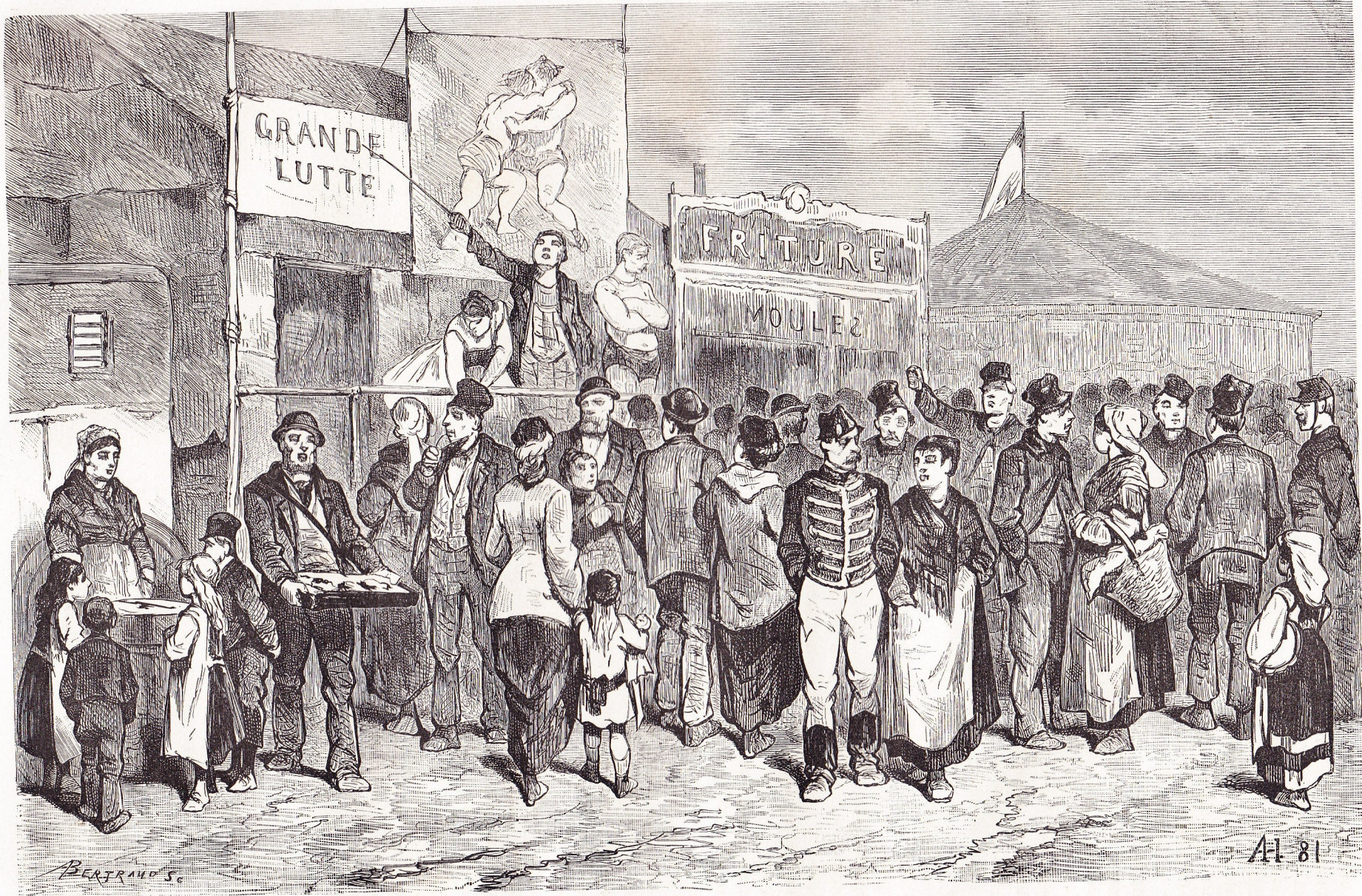
Ce ne sont, en ce règne brillant de Charles-Quint, que tournois, carrousels, tirs à l'arc, concours de rhétorique, défilés pompeux, parades publiques, réceptions solennelles, prétextes à fêter les souverains.

Heureux peuple ! serait-on tenté de s'écrier, si l'on n'entrevoyait derrière tout cet appareil la nécessité de complaire au maître tout-puissant, et si à la gaieté des parades en plein vent, confondant dans une large cohue merveilleusement reluisante d'or et de couleurs vives les seigneurs, les bourgeois, les massiers et les serments, ces escrimeurs armés de piques et de hallebardes, tout en blanc et bleu, ces archers en blanc, noir et rouge, ces arbalétriers de Saint-Georges en rouge et blanc, ces hommes d'armes, ces juges, ces porte-bannières, ces jurés en robe de drap rouge, ne correspondait la procession funèbre de ces cent cinquante gentilshommes espagnols et italiens qui, le jeudi saint de la même année 1549, par basse condescendance pour la dévotion de l'héritier de l'empire, se flagellèrent par les rues jusqu'au sang.

III

Une cour des Miracles. — Musiciens du pavé. — Le goût de la musique chez le Belge et pareillement le goût des spectacles. — Le théâtre flamand.

Une vraie cour des Miracles fleurit dans certains quartiers de la ville, principalement dans les cloaques humides et malsains, qui abondent au fond des agglomérations populeuses de la rue Haute, de la rue de Flandre et de la rue d'Anderlecht, ravinées, comme des madrépores, d'une infinité de ruelles boueuses où vit, dans une obscurité perpétuelle, un pâle peuple ravagé par le vice et la misère. Ce parasitisme envahit tout, la rue, le porche des églises, le seuil des théâtres,



Kermesse bruxelloise (voy. p. 315). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.

nullement déguisé, comme une lèpre tolérée sur laquelle la police ferme les yeux; c'est par milliers qu'on les voit pulluler, courant de leur grand pas accéléré, les aveugles conduits par des enfants, et les autres allant à leurs affaires tout seuls, avec une activité furieuse de vermines. Et de même que les particuliers, les établissements publics sont grevés la plupart d'un certain nombre de ces calamiteux, qui rançonnent le consommateur, pratiquent là comme ailleurs leur industrie nomade. Celle-ci leur donne quelquefois des aises : on montrait, il n'y a pas bien longtemps, un aveugle, d'une tenue décente, qui, petit à petit, à force d'économiser sur les aumônes journalières, était devenu propriétaire de trois maisons habitées par des mendiants comme lui.

Cette exploitation n'est pas la seule du reste : il y a encore les musiciens ambulants, joueurs de guitare, de violon, de harpe et d'accordéon, les chanteurs et les marchands de complaints, toute une variété fourmillante d'artistes déclassés dont un ancien quartier, à présent disparu, les Marolles, était autrefois le réceptacle. C'était comme un rendez-vous de toutes les vomissures sociales, amassées là par le progrès d'une végétation constante, et qui lentement s'étaient mêlées à la population primitive, très particulière celle-là, avec des mœurs, des coutumes, des fêtes et même un langage différent du reste de l'agglomération bruxelloise. Tout ce monde occupait des logis étroits et bas, s'ouvrant sur des ruelles transformées en cloaques par le déversement des détritiques et la stagnation des lessives; rapetasseurs de souliers et d'habits, chiffonniers, ramasseurs d'escarbilles, ramoneurs, artistes du pavé formaient une vaste famille sur laquelle s'était greffé le ramassis de truands et de saboteurs, qui, les jours de kermesse, se débandaient le long des promenades, avec des étalages d'ulcères et de fractures innombrables.

A cette époque, les Marolles étaient une des singularités bruxelloises; on y allait accompagné des gens de police, comme on va voir certains quartiers de Londres et de Manchester, mais l'horreur, à beaucoup près, n'était pas aussi grande. Il existait bien des bouges suspects et des ruelles mal famées où se faisaient prendre, comme dans un traquenard, les chourineurs et les voleurs de profession attirés par ce grouillement humain dans lequel ils espéraient pouvoir se dissimuler. Toutefois c'était l'exception : une dépravation inconsciente, produite par les promiscuités de l'habitation et le parquement obligé des ménages dans des locaux exigus, remplaçait l'effroyable criminalité des carrefours anglais, prédisposés d'ailleurs par les remous d'une population autrement dense aux débordements de l'animalité. D'honnêtes artisans s'y rencontraient même, qui étaient nés dans ce dédale de petites rues, et continuaient à y demeurer, par suite de l'attachement aux vieilles choses, indéracinable chez le peuple, surtout chez celui-là.

Chaque soir une légion de troubadours s'échappait

de là et s'éparpillait dans les cabarets, raclant du violon, pinçant de la harpe, miaulant de la clarinette, devant un auditoire composé de buveurs et de marchandes d'œufs, ces truculentes matrones en jaquette tuyautée et bonnet ruché, qui colportent le long des tables de grands paniers partagés en compartiments, où non seulement le produit des basses cours, mais les crabes, les bigorneaux, les noisettes, les saucissons s'entassent à côté de petites galettes croustillantes appelées mastelles. Quelques-uns jouissaient d'une célébrité : un Paganini de contrebande avait chaque fois une galerie qu'il étourdissait de sa virtuosité effrénée; un ténor rossignolait du Rossini; et on n'a pas oublié la vieille guitariste, en chapeau à plumes, qui s'interrompait de nasiller un air de Donizetti pour priser une pincée de tabac. Entrez l'été dans cette ginguette des boulevards, le *Petit Paris* : vous y entendrez un vieil aveugle à barbe neptunienne, sa contre-basse entre les jambes, barytonner des chansons composées par lui, aux applaudissements des bandes de commis de rayon et de jeunes modistes abattues sous la tonnelle. Quelquefois des associations de trois ou quatre instrumentistes forment un orchestre en miniature, avec le violon pour chef, tous graves, les cheveux pommadés, proprement vêtus; l'un d'eux, le morceau joué, passe entre les buveurs et fait la collecte. Cela met une animation dans les silences de l'assemblée; les parties de jeu se ralentissent; il y a alors comme une grosse joie d'avoir pour le prix d'une consommation à bon marché de la chaleur, des songeries et de la musique.

Cette prédilection pour la musique se rencontre, du reste, dans toutes les parties de la Belgique; des villes de quatrième ordre possèdent des salles de concert où se font entendre des artistes en tournée; les villages eux-mêmes, principalement dans le pays de Mons et de Charleroi, organisent des soirées musicales, auxquelles on accourt de plusieurs lieues à la ronde. Il n'est si mince commune qui n'ait une société de chœurs ou de fanfares, tantôt alimentée par l'ensemble de la population, tantôt par une catégorie spéciale de travailleurs, ouvriers de verreries, de mines et de laminoirs; en sorte que chaque industrie à peu près est représentée par un groupe de chanteurs ou d'instrumentistes, lequel, suffisamment exercé, risque à un moment donné la dépense d'un déplacement et va participer aux festivals voisins. C'est alors une circulation de drapeaux et d'accoutrements particuliers convergeant de tous les points vers l'endroit du concours, et les prix sont chaudement disputés. Presque toujours, dans les petites localités du moins, ces sociétés recherchent la présidence d'un chef d'industrie ou d'un des notables, dont la bourse, largement ouverte, les aide dans leur organisation. Quelquefois des représentations dramatiques remplacent les auditions purement musicales : une grange se transforme en théâtre par le moyen d'un tréteau assujéti sur des futailles; et des acteurs du

cru, noircis au bouchon et affublés d'oripeaux grotesques, y jouent des vaudevilles, des saynètes, des pantalonnades devant un public extasié. Un peu du vieil esprit qui rendit les chambres de rhétorique si prospères anime d'un entrain très grand ces parades rudimentaires. Dans les villages riches, une rivalité de costumes chez les interprètes s'ajoute aux frais de la mise en scène. Les villes, de leur côté, renchérissent sur ces prodigalités rustiques par des étalages coûteux, où perce l'attachement à tout ce qui irrite et charme les yeux.

Bruxelles, toutefois, l'emporte dans cette émulation générale; ses cercles d'artistes et de musiciens, dirigés par des maîtres accomplis, jouissent d'un renom européen; il n'y a personne qui n'ait entendu parler de ses musiques militaires, de celle du régiment des Guides surtout; et les amateurs du grand art encomrent régulièrement les salles où l'orchestre du Conservatoire, des Concerts populaires et de la Société de musique détaille tour à tour Haydn, Beethoven, Weber et Wagner. Aucun exclusivisme d'ailleurs dans les prédilections: on exécute la musique française aussi bien que l'allemande et l'italienne; la musique flamande, incarnation d'un compositeur de grande fougue, Pieter Benoit, bien que contestée, trouve elle-même des partisans fervents.

Grande affluence, en outre, à l'Opéra, qui s'appelle ici théâtre de la Monnaie, et aux théâtres secondaires, les Galeries Saint-Hubert et les Fantaisies-Parisiennes, particulièrement alimentés par Offenbach, Hervé et Lecocq. Les premières y sont très courues, quelquefois

bruyantes: un acteur est sifflé pour un anicroche léger; la moindre altération des intentions originales suscite des protestations; et, par surcroît, le public réclame des voix sans tares. Ces exigences lui ont fait une réputation de sévérité qui trouble les débutants.

De même qu'il affectionne les spectacles de la rue, le Brabançon aime les exhibitions de la rampe, les décors de la féerie, les belles élégances artificielles de

la parade scénique; les kermesses, les réjouissances populaires, les occasions de festolement public se complètent toujours par des représentations auxquelles les artisans, les petits employés, les bourgeois peu fortunés assistent en foule; et les cercles d'amateurs où l'on joue le drame et la comédie abondent, aussi bien chez le peuple que dans les classes moyennes.

J'ai plus d'une fois expérimenté l'intelligence de ces acteurs improvisés, gens d'atelier et de bureau qui, sur les planches, avaient l'intonation ample et rythmée des acteurs de profession et soulignaient avec finesse les moindres nuances, comme s'ils eussent fait de cet art exceptionnel une étude constante. Chez quelques-uns d'entre eux la prononciation souvent

vicieuse du Belge était même à ce point corrigée qu'on aurait pu se croire dans une vraie salle de spectacle, devant des interprètes habitués à une diction claire et étudiée.

Cependant la véritable originalité éclate plus particulièrement parmi les cercles flamands, jouant, dans cette langue des Flandres, moelleuse et vibrante, aux cadences pleines et prolongées suivies de consonan-



Promenade des Géants (voy. p. 316). — Dessin de E. Verdyen, d'après nature.

ces gutturales, les pièces du terroir d'un esprit si différent de celui de la scène française, pantalonnades au gros sel, où le comique se complique de caricature, farces avec accompagnement de grimaces et de coups de pied au derrière, machinations burlesques, reposant, presque toutes, sur une observation très forte du personnage, surtout quand ce personnage se prête à une interprétation satirique.

Il y a là comme une création spéciale, un peu grosse, reflétant avec une jovialité expansive les drôleries et les ridicules d'un certain type bruxellois, vaguement ressemblant par certains côtés au prud'homme français. Naturellement la pure langue littéraire n'a rien de commun avec le jargon qu'on lui prête : c'est un patois singulier, dans lequel les mots français s'achèvent en désinences flamandes et les expressions flamandes se greffent sur des tournures françaises ; mais l'effet en est irrésistible quand à la charge parlée s'ajoutent une mimique expressive et une tête sérieuse, rasée de près, d'une rondeur sotte et bouffie.

Il existe à Bruxelles un théâtre flamand, supérieur, à mon sens, par la spontanéité du trait et la franchise des moyens comiques, aux autres théâtres où se débitent les pâles comédies de mœurs locales, écrites en français. On y sent la rigueur d'une observation peu soucieuse des visées littéraires et lointaines,

mais préoccupée d'effets immédiats et d'irrésistibles intentions bouffonnes. Rien, du reste, chez l'interprète qui sente l'affectation guindée et la pose systématique de l'homme de métier, petit à petit ankylosé dans ses rôles et finissant par leur donner une tournure habituelle et comme un même pli figé. Au contraire, un

large renouvellement d'invention et une initiative permanente président à ces créations qui se complètent chaque soir par un trait imprévu et une floraison de détails ajoutés au fur et à mesure dans l'entraînement du jeu.

Ces acteurs, d'ailleurs, ne sont pas, comme sur les autres scènes, des spécialistes faisant du théâtre par état ; la plupart s'improvisent comédiens au feu de la rampe et le jour sont employés dans des bureaux ou des comptoirs. Ils ont des mœurs paisibles, une maison convenablement meublée, dont la dépense, régulière et modérée, permet l'épargne en vue des enfants et des maladies, une existence modeste et bien assise de petit rentier à l'abri du besoin et

des éventualités, et le soir seulement se transforment en Crispins, en Sganarelles et en Uylenspiegels, dégingandés, grimaçants, tout entiers au démon de la farce.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Marchande d'œufs (voy. p. 318). — Dessin de A. Hubert, d'après nature.